

Du pays Catalan à Tourlaville

LES CARNETS DE MIGUEL JORDANA



Michel Jordana est un jeune Catalan de quatre-vingt-neuf ans très populaire dans notre agglomération. Cette notoriété, Miguel la doit à sa passion de toujours : la musique. Avant de débarquer à Cherbourg en 1944, il dut quitter son Espagne natale, à pied car l'arrivée du Général Franco au pouvoir n'augurait rien de bon au combattant républicain qu'il était. Cette guerre fratricide, son arrivée en France, les nombreuses anecdotes et péripéties qu'il vécut, Michel Jordana a eu la bonne idée de les écrire et de nous les conter. Il nous a fait impossible de publier la douzaine de pages dactylographiées dans Reflets, et l'amputation de cette belle histoire nous semblait dommageable. Aussi, pour celles et ceux qui souhaitent lire l'intégral de la « saga Jordana » rendez-vous sur le site Internet de la ville, WWW.mairie-tourlaville.fr, ça vaut le détour. Si vous n'êtes pas équipé, contactez le service information qui vous fera parvenir une copie. Extrait des carnets de « l'odyssée Jordana ».

C'est un petit homme jovial, à l'accent chantant qui nous accueillait chez lui en ce mois de juillet. Jean-Paul Bonamy (l'entremetteur) nous avait prévenus : « Vous verrez, c'est un homme épatant, il a vécu des choses extraordinaires, aussi bien dans sa vie de musicien que dans son parcours personnel... »

Il faut savoir que la « connexion » de départ entre ces deux hommes venait de cette association de passionnés d'opérette : l'ACDAL. Sans retracer

Michel Jordana lors d'une représentation en 1952 au casino de l'amirauté de Cherbourg

Portrait

l'histoire complète de cette association (vois Re ds 54 mars 2 001), sachez que Miguel fut le premier chef de chœur de 1982 à 1997 : « Je me souviens de notre rencontre avec Denise Lepetit (la fondatrice) au Moulin à Poivre. Lorsqu'elle m'a entendu jouer du piano, elle m'a demandé si je serais partant pour son projet d'association et je lui ai dit : Tu peux y aller, je m'occupe des chœurs ! » Car pour connaître la musique, Miguel Jordana la connaît. Extrait de *L'odyssée Jordana* :

« Je suis né en Espagne le 10 février 1912 à Igualada dans la province de Barcelone. La sage femme prétendant que cela portait malheur de déclarer son enfant le jour même de sa naissance, mes papiers portent la date du quatorze. Mes parents tenaient une librairie mais étaient

surtout musiciens. Tous deux enseignaient la musique notamment le piano, si bien qu'il y avait chez nous cinq pianos dont un dans la cuisine. A une époque, nous avions même une cuisinière qui aimait jouer du piano. Après avoir épluché les légumes, fait son travail, il n'était pas rare de l'entendre jouer une sardane(...) »

une famille de musiciens

Chez les Jordana, on est musicien de père en fils d'ailleurs à Igualada, le père de Michel (Miguel) a une rue qui porte son nom : « C'est lui qui a créé l'Orphéon, une sorte d'école de musique. » Notre « héros » sait jouer de tous les instruments, ou presque : « Mon instrument de prédilection c'est la flûte, le saxophone aussi... Enfin, je jouais également de la clarinette, de la trompette,

du violon, du piano et de la contrebasse, un peu tout quoi ! (rires) Mais ce qui me passionnait le plus ce sont les arrangements. Savez-vous que j'ai fait les musiques pour onze chansons de l'abbé Lohier dit Cotis Capel ? J'ai aussi fait partie de la troupe, les compagnons de la danse jusqu'en 1970, nous étions les spécialistes du tango, j'ai dirigé la chamade, la tour d'argent... Je travaillais le jour (vendeur, magasinier, serveur...) puis le soir et le week-end je jouais de la musique. »

Madame Jordana, précise : « C'est sa vie la musique, il était toujours parti jouer quelque part, il ne posait pas beaucoup ici ! » C'est dans des endroits comme le « Casino de l'Amirauté », le « Massif Central », le « Royal » ou « les Rosiers », hauts lieux de la danse de l'agglomération aujourd'hui disparus que l'on pouvait l'entendre jouer au sein de diverses formations.

L'odyssée Jordana

Des anecdotes, des souvenirs Miguel Jordana en a tant, qu'il les a écrits pour être sûr que sa mémoire fuyante n'emporte pas tout. Il a bien voulu nous confier une partie de ses notes qu'il a intitulées « *L'odyssée Jordana* » où il raconte son histoire de l'enfance jusqu'à son premier retour en Espagne après un exil de dix-neuf ans : « S'il retournait là-bas, il risquait trente ans de prison » se souvient Madame Jordana qui n'a rien oublié de cet émouvant voyage en 1958 : « Il n'a pourtant pas de sang sur les mains, il n'est pas méchant. C'est sa mère qui nous apprit qu'il pouvait retourner au pays, malgré tout je n'étais pas rassurée, vu le climat je craignais de rentrer seule en France. » Précisions de l'intéressé : « D'ailleurs, je suis entré en Espagne avec mon passeport espagnol et sorti avec mon passeport français. »

Cette interdiction de séjour le Général Franco l'avait infligée à lui et à ceux qui avaient pris les armes contre l'arrivée des fascistes en juillet 1936, comme le raconte très bien notre soldat à « la petite flûte » : « Mes parents étaient très croyants et ma mère mettait en permanence deux petites lumières



Compagnon de toujours sa petite flûte tient une place importante dans le récit : « Mon meilleur compagnon à la guerre d'Espagne, je te l'ai dit, c'était ma flûte. Pourtant, un jour j'ai été blessé à cause d'elle, au tout début que j'étais au front. En tant qu'adjoint au commissaire politique, j'étais parti dans un poste avancé et, une fois de plus, je jouais de la musique avec les gars pour leur faire passer un bon moment. Il était peut-être quatre ou cinq heures de l'après-midi et je jouais sans le savoir un morceau qui était l'hymne de ralliement de Franco. Nous étions à cinq cents mètres des tranchées ennemies, le soleil se réfléchissant sur le métal de ma petite flûte m'a fait repérer par les gars d'en face. J'ai été touché, heureusement sans gravité et ce n'est pas pour cela que j'ai abandonné ma flûte. Elle m'a toujours suivi, cachée entre ma chemise et ma peau. »

à l'huile devant la vierge et c'est devant un Christ qui devait bien avoir trois cents ans d'âge que nous faisons notre prière en famille. Néanmoins, mes parents n'étaient pas franquistes mais socialistes. Je partageais leurs opinions. Après la victoire de Franco ils ont connu de très mauvais moments. Les fascistes ont fait un feu de joie sur la place devant chez nous avec tous les livres de la librairie jugés subversifs. Ils s'en sont bien tirés, si l'on considère que j'étais secrétaire des jeunesses socialistes, cela aurait pu être bien pire pour eux. Aussitôt après le soulèvement de Franco (le 18 juillet 1936), le Président de la république Alcala Zamora, doutant de la loyauté des officiers généraux qui cherchaient à soulever les garnisons fit une proclamation à l'armée : « Soldats, rentrez chez vous et donnez les armes aux ouvriers... » Ainsi, tous les soirs, il y avait la queue devant les permanences des syndicats et partis politiques pour se syndiquer ou s'enrôler contre les fascistes. En raison de la division syndicale il y avait les Autonomes, la UGT (union générale des travailleurs) d'obédience socialiste, la CNT (confédération nationale du travail) obédience anarchiste, le POUM (parti ouvrier d'union marxiste), autrement dit les Trotskistes et les divers partis de la gauche, cinq au moins si je me souviens bien, l'Estat Català... Chacun envoyait au front des centurions (colonnes de cents hommes), le chef étant celui qui parlait le mieux, sans tenir compte de ses capacités guerrières ou stratégiques. En tout, environ quinze commandements différents ! Quand l'un voulait faire



Le marié écrit dans ses mémoires : « Le jour de mon mariage, un moment ma femme se demandait où j'étais passé. J'étais en train d'écrire l'événement à mes parents. Ma mère avait trouvé un canal par la Suisse pour me faire parvenir des nouvelles, mais moi je n'avais pas de moyens, si bien que cette missive annonçant mon mariage est arrivée après l'annonce de la naissance de ma fille en août 1945... »

un mouvement, l'autre répondait : « Ah, moi je n'ai pas reçu d'ordre de mon organisation ou de mon parti, j'attends... » C'était la pagaille. Dans ces conditions-là, comment pouvoir gagner la guerre ? Le 22 décembre 1936, j'ai été nommé secrétaire de la délégation du ministère de l'intendance du gouvernement de la Generalitat de Catalogne pour notre région qui compte trente-trois villages dont je devais assurer le ravitaillement.

l'armée populaire espagnole

En 1937, on a formé en Catalogne l'armée populaire pour coordonner toutes les forces syndicales et politiques dispersées comme cela avait déjà été fait au front de Madrid. A ce moment-là, j'ai demandé à partir au front, on m'a répondu : « Votre région est citée comme exemple pour la bonne organisation de son ravitaillement. C'est toi qui l'as créée, on a besoin que tu restes ici pour le moment (...) »

Sur Internet, au fil de cette dizaine

de pages passionnantes, vous suivrez Miguel Jordana et sa petite fille dans des situations qui ne s'inventent pas. Un destin qui traverse deux guerres, deux pays, pour finalement rencontrer celle pour qui ça n'a fait ni une ni deux :

« Nous nous sommes connus à Cherbourg en 1944, à cette époque il y avait beaucoup d'Espagnols qui étaient ouvriers de la TODT (entreprise allemande chargée de la construction du mur de l'Atlantique). J'occupais seule une grande maison d'une amie et trois Espagnols qui n'appréciaient pas le confort des cabanons que les Allemands leur proposaient, logeaient dans le grenier. Un jour, Michel est venu pour les visiter, c'était en août 44, nous nous

**L'intégral des carnets
de Miguel Jordana (10 pages)
sur www.mairie-tourlaville.fr
ou 02 33 88 15 06**